

*Boëte en Or*

Boëte en Or

Le vent froid me fouette le visage. Les rafales de bises durent depuis deux jours. Je suis bien habillé, mais la chaleur et la moiteur du cabinet du notaire m'avaient engourdi. J'y ai été convoqué pour la lecture de la décision du bailli concernant mon droit de vendre la maison que j'ai reçu en héritage.

Ces bourrasques me réveillent, me vivifient, permettent à mon cerveau de comprendre enfin tous les mots que ce notable vient de me livrer. Je regarde au loin cette ligne de crête, remplie de sapins verts, sombres, presque noirs. Je vais pouvoir commencer à vivre.

Je prends une grande inspiration, l'air s'engouffre dans mes poumons avec force, je me dis à cet instant que cela doit être la sensation de l'enfant qui vient de naître et qui prend sa première respiration avec étonnement.

Je vais enfin pouvoir me mettre en route. La préparation de ce départ définitif a finalement duré plusieurs années, mon oncle David m'a mis des bâtons dans les roues, de toutes ses forces. Il a trouvé un allié en son frère Jean-Jacques. Je ne sais pas ce que mon père a fait de son vivant pour se mettre à dos de pareils mufles. Tout le monde sait ici que ces deux-là se mettent tous les gens de bonnes mœurs à dos à force de leurs magouilles, de leur méchanceté et de leur pauvreté.

Mes deux oncles aigris se sont accrochés à cette vieille ferme comme s'ils allaient en perdre leurs vies. Surtout David. Il ne voulait pas que j'en vende ma part. Ces vieux murs qui me rappellent seulement la rustrerie de cette partie de ma parenté, leur enfermement dans cette région, dans leurs esprits de paysans bruts, leur alcoolisme et leurs violences, leurs ignorances du monde qui les entoure.

Ces gens sont aussi rudes que les paysages ras et secs qui s'offrent à ma vue. Cette longue plaine de montagne, plate, remplie de mélèzes et de sapins, noirs dont la végétation est rabougrie sur elle-même, balayée sans cesse par les vents, rudoyée six mois par an par la neige et le gel. Cette froidure qui rôde tout le temps, même en été, la nuit, où il faut se couvrir dès que la chaleur des rayons disparaît avec le soleil. La végétation est grillée l'été par ce soleil et l'hiver par ce froid. Tout est marron, orange, gris, noir, seul le printemps échappe à ces tonalités et offre un peu de vert, remplit les cours d'eaux et les citernes qui offriront, aux habitants et à leurs bêtes, de l'eau pour y boire, pour se laver, faire la lessive de temps en temps.

Les bâtisses sont construites comme les gaillards de la région. En grosses pierres, dures et grises. Tout en force, en apparence, pour résister à ce climat qui balayerait toutes les âmes n'y étant pas préparées, n'étant pas un tant soit peu prêtes à rentrer sur elles-mêmes pour se protéger.

Les murs sont si épais qu'un bras ne suffit pas à en donner la profondeur. Vastes, mais rases, dont les toits frôlent presque le sol pour supporter les bourrasques et les flocons qui, devenant « petche », donneront de l'eau pour la survie de tous leurs habitants, humains comme bêtes. Enfoncées dans le sol, comme si elles se cachaient, ces énormes fermes couvrent la tête des familles, mais aussi de tout leur bétail.

Une table, des chaises, une armoire, un évier en pierre et pour les plus chanceux quelques chambres qui sépareront les parents des grands-parents, les enfants des parents, pour ne pas avoir à dormir dans la même pièce, sur le même lit de paille. C'est exactement à cela que ressemble la ferme que je vais vendre et que j'étais sensé partager avec mon oncle Adam qui, lui, ne s'est jamais opposé à cela, comprenant bien que jamais je ne pourrais utilement exercer ma profession, le lieu est bien trop retiré et isolé.

J'ai maintenant vingt ans et je peux dire que j'ai fait mon petit chemin. Je suis venu récupérer les quelques biens qui m'appartiennent avant de repartir au Locle, à pied, chez le Maître-Artisan qui a bien voulu m'engager après mes années d'études.

Mes maîtres d'apprentissage, les frères Bourquin, ont toujours cru en moi. Je n'ai pas le talent de mes cousins, mais j'ai la force de mon entêtement et l'espoir en mon avenir.

Vivre dans cette ville en émulation scientifique m'a porté. Quelle aubaine d'avoir pu suivre mon apprentissage au Locle et d'y avoir été engagé.

Cela m'a coûté cher, heureusement que mon tuteur a bien voulu me prêter de l'argent. Mes cousins, déjà installés là-bas, ont pu faire jouer leurs contacts pour me trouver un endroit où vivre et travailler.

Une chambre est hors de prix, aller aux bains publics deux fois par semaine, me nourrir et les chandelles pour pouvoir travailler sur mes boîtes, tard dans la nuit sont un gouffre à écus. Sans compter le bois en hiver ! Je n'en utilise qu'une bûche que je glisse dans l'âtre au crépuscule, pour que mes doigts ne s'engourdissent pas quand je travaille l'or. Et ce froid ! Présent toute la nuit. Parfois il me réveille, me piquant à travers ma couche en paille.

Les calèches, les gens qui parlent, le bruit des clochers qui résonnent contre les murs de pierre. Les maisons grises qui peuvent monter jusqu'à quatre ou cinq étages et qui sont construites pour permettre à la lumière d'entrer sur nos établis.

Plus de quatre mille habitants rassemblés dans le même endroit, vivant et dormant sous le même ciel, comme une grande communauté. Six cents horlogers, comprenant les faiseurs de cadrans, de ressorts, de boîtes, d'étuis, les polisseuses, etc. Tous ces gens travaillant à construire le temps, chacun étant indispensable à l'autre par son savoir et ses capacités.

Peut-être que tout a commencé pour moi le jour où mon oncle et ses fils sont partis définitivement de la Chaux-d'Abel pour rejoindre la Prusse. Je n'ai eu de cesse que de rejoindre cette partie de ma famille au Locle.

Après la mort de mon père, mon oncle Jacob devint mon tuteur, étant marié à ma marraine Marie-Madeleine Gagnebin. Mais, quittant le pays, il ne pouvait plus me garder sous sa tutelle. Il s'est donc arrangé pour que ce soit mon oncle par alliance, mon parrain, le savant Abraham Gagnebin, qui prenne sa suite. Tous deux ont été bons pour moi et se sont toujours battus pour mes droits et mon avenir. J'ai eu de la chance de tomber sur ce genre d'hommes, érudits, bons et généreux.

Ou peut-être que tout a commencé à la mort de mon père, pris dans une tourmente de neige, du côté de Mont-Soleil d'où il rentrait bien trop tardivement, mais de ça je ne m'en suis jamais souvenu, je n'avais que deux ans.

Donc, tout a commencé le jour où mon père a canné dans la neige, où ma mère a pris ses jambes à son cou, où mon oncle est devenu mon tuteur, où je ne suis pas devenu bouvier, où j'ai pu m'approcher d'un établi et voir ce qu'on y fait.

Mon père est mort alors que j'étais son premier et son dernier enfant. Enfant unique, voici qui est bien rare, je ne connais pas un compagnon d'infortune qui ait ce statut autour de moi. Peut-être existe-t-il quelques esseulés après la mort de tous leurs frères et sœurs, ou encore quelques bâtards dont la mère n'a pas pu trouver un époux après la disgrâce de mettre au monde un illégitime, mais jamais, comme moi, d'enfant unique.

Il faisait du bon travail et ses conseils d'éleveurs étaient écoutés et étaient même demandés par les anabaptistes et mennonites, ces drôles de gens parlant un allemand bien particulier et restant toujours entre eux.

Mon oncle et mon père avaient bien hérité. Notre famille, installée depuis plusieurs siècles dans la région, n'est pas à plaindre et est composée de bien des notables tels que des notaires, maires, commerçants reconnus et recherchés, propriétaires.

Jacob, mon oncle tuteur, a hérité d'une grande partie du domaine familial et disposait de deux bâtisses et de beaucoup de terres. Nous vivions bien confortablement en comparaison à certaines familles.

En plus d'être éleveur et agriculteur, comme mon père, il était horloger. Il apprit sur le chemin, par le biais de marchands et négociants qui traversaient dans la région et ce qui a été d'abord une simple curiosité, puis un loisir, est devenu son métier. Sa passion a apparemment été assez contagieuse pour que mon père marche directement dans ses pas puis à ses côtés.

Ils font partie des premiers de la région qui ont su réparer une montre, un gousset, une horloge et ce, à force de démonter et remonter tous les instruments de mécanique qui leur passaient entre les mains.

Ils furent également les élèves, pendant quelque temps, de David Racine leur voisin, dont la renommée, bien qu'il fût mort depuis longtemps lors de ma naissance, a traversé le temps jusqu'à moi comme s'il habitait toujours la ferme voisine, comme s'il était toujours le plus grand horloger jusqu'aux confins de l'évêché et même de Prusse.

Le plus grand de mes cousins, Alexandre, avait déjà 23 ans quand je suis arrivé parmi eux. Il était déjà sorti du foyer et après avoir habité et travaillé à Genève, il était parti à Paris. Quelle admiration j'avais pour lui ! ce savant, cet artisan hors pair qui savait graver comme personne. Tout le monde parlait de lui comme du meilleur artisan graveur de toute la région et l'avenir leur a donné raison.

Jacques-Frédéric ne vivait pas avec nous non plus, il a été placé à l'âge de neuf ans à Mulhouse pour apprendre l'allemand, il revint un ou deux ans après que je me sois installé auprès de la famille, il ne m'a jamais apprécié, sûr et certain que je lui avais volé la place qui était la sienne au sein de la fratrie, pourtant j'étais bien plus jeune que lui et

bien trop petit pour comprendre ce qui m'arrivait et quelle était ma place au milieu de tout cela.

Mon oncle Jacob était un bon horloger, mais je sais maintenant qu'il voulait que ses fils le dépassent en pratique et surtout en renommée. Il était très intransigeant quant à leur enseignement et portait un intérêt démesuré à leurs travaux, il ne laissait rien passer. La précision, l'ordre, l'organisation étaient les choses qu'il leur enseignait tous les jours, même le dimanche, en cachette.

Il avait été jusqu'à investir pour trouser les épais murs de pierre et créer des fenêtres, afin de pouvoir travailler à la lumière du jour.

Marie-Madeleine et lui, avaient même été jusqu'à apprendre à lire à leurs filles et leur portait également un bon enseignement. Du jamais vu !

Tous ceux et celles avec qui je vivais à la Chaux-d'Abel sont donc partis du jour au lendemain pour la Prusse. Jacob avait loué une calèche pour transporter les biens nécessaires à une installation confortable, tout le reste serait acheté au Locle. Ici on ne trouve rien de moderne.

Je vais entreprendre aujourd'hui le même chemin et j'en ai déjà des picotements d'excitation dans les jambes.

Je n'ai rien à emporter d'ici, les meubles resteront à l'acheteur et il n'y a rien qui vaille la peine d'y mettre de la force ou de l'argent pour le transport.

Mon tuteur Gagnebin s'occupera de la vente, je lui fais confiance, il m'écrira dès qu'une date sera décidée pour les enchères publiques qui se dérouleront à Tramelan. Je n'aurai qu'à refaire le chemin dans l'autre sens, cela ne me prend généralement que cinq heures de marche.

Pour plaire à mon Maître, j'ai accepté de faire une course pour lui du côté du Dazenet, il me faut aller chercher de l'huile en haut des moulins Calame. Cela ne me prendra qu'une heure de plus et si je peux lui rendre service et me rendre agréable je le fais avec plaisir.

Je ne cacherai pas non plus que de ce côté-ci, la vue sur le Doubs est imprenable et le dégagement qui s'offre à moi, quand je suis en haut des côtes me donne l'envie de rejoindre Besançon, Paris, l'Espagne.

Quand mon regard se porte au loin, je me prends un instant pour un oiseau qui aurait la liberté d'aller là où il lui plaît, de découvrir le monde qui l'entoure, d'apprendre de chaque endroit et de tous ces habitants, mais mes pas m'arrêteront au Locle et ceci est déjà le début d'une nouvelle aventure, sans entraves, auprès de ceux qui forment mon clan, en vivant de ma passion que sont les boîtes en or.

Abraham-Théophile  
Année 1779